

SIDI AHMED OU MOUSSA

IV

NOTICES

1. Le mnaqib de l'Haoudigi et le Faouaid du Tamanarti.
2. Les Oulad Jerrar et le Tazeroualt.
3. Sidi Mohamed ou Brahim Cheikh, de Tamanart.
4. Sidi Mhamed ou Yaqoub d'Imi n tattelt (Souktana).
5. Sidi Mohamed b. Sliman le Jazouli.
6. Les Ait Ougherrabou (fils de la barque).
7. Les O. Sidi Abdallah b. Yaqoub.
8. Sidi Ali ben Naceur, patron des rmaia, tireurs.
9. Sidi Ouaggag.
10. Sidi Hassein ou Chrhabil.

NOTE SUR LE MNAQIB DE L'HAUDIGI

Ce manuscrit, assez connu des lettrés du Sous, sous le nom de El Haoudigi, était à peu près ignoré dans le Nord du Maroc.

L'exemplaire dont nous avons eu communication en 1930 est à la bibliothèque de la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa au Tazeroualt. C'est une copie faite récemment sur l'ordre du chérif Sidi Ali ou Mohamed, chef actuel de la maison de Tazeroualt, qui a bien voulu nous confier ce document, grâce à l'amicale intervention du chef d'escadron de Bellemare, commandant le cercle de Tiznit.

Un autre exemplaire est, à notre connaissance, la propriété du savant cadî de Taroudant, Si Moussa ; un autre à la zaouia de Tidsi (Chtouka).

Celui qui nous a été confié a été photographié à trois exemplaires :

Bibliothèque générale du Protectorat à Rabat.

Section historique du Maroc à Paris.

Section Sociologique de la Direction Générale des Affaires Indigènes à Rabat.

C'est un manuscrit de 450 pages, d'une très bonne écriture, quoique un peu fine, presque sans lacunes, et qui peut être très facilement étudié.

En voici l'analyse sommaire. On lit en tête :

« Ce mnaqib a été rassemblé par Abouزيد Abderrahman el Jechtimi¹.

1. *Aqchtim* tribu d'Ammeln sur le versant Sud du Lekst.

« L'auteur du mnaqib est l'imam, le maître de nos maîtres, Abou Abdallah Sidi Mohamed ben Ahmed el Haoudigi¹. el Lakousi² d'origine, qui vécut à l'oued Isi où il a son tombeau. »

Tous deux sont originaires de l'Anti-Atlas Central de cette région encore si peu connue du Djebel Lekst qui semble avoir été jadis et qui est encore aujourd'hui un foyer religieux important.

Le premier, Abderrahman el Jechtimi, nous ignorons la date de sa mort, mais nous connaissons les dates de la mort de son père, Abdallah el Jechtimi, né en 1143, mort en 1198 (1781) et de son fils Sidi Hadj Ahmed ben Abderrahman el Jechtimi, né en 1231, mort en 1327, et enterré à *Tiout* où son tombeau est vénéré.

On peut donc dire qu'Abderrahman el Jechtimi a vécu à cheval sur nos xviii^e et xix^e siècles.

Quant à l'auteur du mnaqib, Sidi Mohamed ben Ahmed el Haoudigi, nous savons par le Jechtimi qu'il est mort en 1197 (1782) et qu'il avait fait le pèlerinage en 1143 (1730).

Il a donc vécu en plein milieu du xviii^e siècle. Son tombeau est dans le haut oued Isi, près de celui de Sidi Belqasem Afilal, à Imi n talat Isi.

Nous voilà fixés sur les auteurs.

Les quarante premières pages de recueil sont consacrées par El Jechtimi, à la biographie de l'Haoudigi et de ses principaux disciples.

Puis vient le mnaqib de l'Haoudigi, proprement dit, 405 pages de texte débutant par la vie de Sidi Ahmed ou Moussa (1 à 8).

Les saints sont placés par ordre alphabétique et par siècles de l'Islam, ce qui rend les recherches assez fa-

1. *Ihoudigen*, nom d'une fraction de *Tarsouat*, au pays d'Amanouz qui est le pays d'origine de l'auteur.

2. Dans l'ethique Lakousi, il faut très probablement voir le nom du Lekst actuel, appelé El Kust par l'auteur de Bidaq et El Kost par le Marrakchi.

ciles. Il a même une table incomplète. Le nombre des saints étudiés, hommes et femmes, est de 734, en très grande majorité *des saints du Sous*.

Il semble que cet important ouvrage mériterait une traduction complète parce qu'il renferme des noms, des dates et peut-être des faits utiles à l'histoire. Une des sources citées à plusieurs reprises par l'Haoudigi est le Faouaid d'Abouزيد, c'est-à-dire « El Fawa'id el jamma bi isnad' oloum el omma d'Abouزيد Abderrahman b. Mohammed el Tamanarti el Mghafri ». En 1922, M. Lévy Provençal signalait l'intérêt probable de cet ouvrage qui était alors malheureusement introuvable, même à Taroudant.

Au cours d'un voyage dans le Sous avec M. de Cénival, nous avons eu la bonne fortune de le trouver chez le cadi Si Moussa de Taroudant.

M. de Cénival avait été mis par le capitaine de la Chapelle sur la piste d'un « Timerti » qui se serait trouvé chez le caïd Ayad Jerrari.

A Taroudant, on apprit qu'il était chez le cadi Si Moussa qui voulut bien le confier à M. de Cénival, grâce à l'obligeante entremise du capitaine-interprète Dominique.

Le manuscrit du Faouaid a été photographié en trois exemplaires, à mêmes destinations que celui de l'Haoudigi. C'est un manuscrit de 377 pages portant la date de 1046, d'une très belle écriture, malheureusement en partie inutilisable à cause de l'usure du papier.

L'auteur, né à Tamanart, mort en 1071 ¹, habita longtemps Taroudant. Il donne des renseignements sur les saints du Sous au xvi^e siècle, et mériterait d'être traduit².

En vue d'une étude sur Sidi Ahmed ou Moussa on en a traduit tout ce qu'on a pu y trouver relatif à ce personnage.

1. D'après le Safouet de l'Ifrani ; en 1060, d'après une note de la page de garde du manuscrit.

2. Les cent premières pages, assez lisibles, sont traduites et paraîtront dans cette collection. On pourrait traduire le titre du Fouaid par : « Recueil de mots utiles ».

On s'est ainsi rendu compte que l'Haoudigi a fait au Faouaid d'énormes emprunts. Il glisse bien, à différentes reprises : « Abouzid a dit, dans le Faouaid », là où il reproduit presque entièrement le texte du Faouaid. Il avait trouvé là une excellente source. Il a peut-être eu le tort de ne pas l'indiquer très nettement — mais ce n'est pas spécial au xvi^e siècle — et aussi d'avoir un peu écourté l'excellent texte du Faouaid.

Aussi dans l'étude sur Sidi Ahmed ou Moussa, a-t-on jugé bon de faire suivre le texte de l'Haoudigi des passages du Faouaid qu'il n'avait pas reproduits.

Ce sont peut-être les plus importants au point de vue de la mystique ¹.

Ce sont quelques propos de Sidi Ahmed ou Moussa choisis et commentés par le Tamanarti — son compatriote du pays des Guezoula et presque son contemporain — avec beaucoup de compréhension.

Certains « instantanés » pris par lui dans le cercle du cheikh, sont de petits tableaux d'une finesse et d'une simplicité dignes des Primitifs.

Par exemple, celui où les Chleuh se montrent mécontents de la bienveillance que leur maître témoigne à des Arabes.

Et surtout cette discussion sur la définition de la foi. L'un dit que c'est le « tseddiq », l'assentissement énoncé à la formule dogmatique, la volonté ferme de croire. Le saint dit simplement : C'est le goût, la saveur dans le cœur, « douq ».

Or le goût, c'est le sens naturel, inné, de ce qui est bon et de ce qui est mauvais. Renseignement précieux sur Sidi Ahmed ou Moussa, le petit tableau qui nous montre le saint, donnant cette définition de la foi comme en confidence en se penchant vers son voisin.

1. Nous les avons soumis à M. Massignon qui a bien voulu nous les éclaircir, et que nous remercions cordialement.

C'est peut-être parce qu'elle n'est pas très orthodoxe. Renseignement précieux aussi, et par ricochet, sur les biographes du saint.

L'auteur du *Faouaid*, Abouزيد le Tamanarti, devait être un mystique, pour avoir si bien choisi ses exemples.

L'Haoudigi ne devait pas l'être, pour avoir ainsi « laissé tomber » les plus significatifs.

On trouve même dans les deux manuscrits de quoi appuyer ces suppositions.

L'auteur du *Faouaid* cite un propos de son père qui fut aussi son cheikh :

« Soyez des foqaha *et* soyez des foqara, mais ne soyez pas seulement l'un des deux », c'est-à-dire : « Soyez à la fois des docteurs et des dévots. »

Il semble bien qu'on retrouve là la tendance de Ghazali, cherchant à concilier la raison et le sentiment, et celle même de Sidi Ahmed ou Moussa, tel qu'il nous apparaît dans ses propos.

Mais que dit l'Haoudigi ? Il cite, lui aussi le propos d'un de ses maîtres, qui disait :

« Soyez des foqaha, ne soyez pas des foqara, car le chemin, pour ces derniers, est difficile », c'est-à-dire : « Soyez des docteurs, des théologiens, mais ne soyez pas des mystiques. »

Ne peut-on pas voir là une illustration directe de cette opposition entre la raison et le sentiment qui sont de tous les temps et de toutes les religions ¹ ?

1. Il n'est peut-être pas inutile de préciser ici quelques termes : Taleb, pl. tolba, c'est le lettré ; taqir, pl. foqara (chleuh : afqir, pl. ifqiren), c'est le dévot, c'est l'adepte d'une confrérie. Il y a aussi dans ce mot un sens de vieillesse et de pauvreté. Fqih, pl. foqaha, c'est le savant, le docteur, le théologien. C'est aussi un titre honorifique à de hauts personnages. On disait couramment : le fqih Si Madani le Glaoui de l'ancien chef de famille des Glaoua.

LE TAZEROUALT ET LES OULAD JERRAR

Le Tazeroualt et les Oulad Jerrar sont voisins, au fond de l'Azaghar de Tiznit, au pied de l'Anti-Atlas.

Ils sont de lefs différents : Tazeroualt est Guezoula, Oulad Jerrar est Ahoggoua.

Vers la fin du règne du Sultan Sidi Mohammed, au temps du Chérif Sidi Lhaoussine ou Hachem, le chef des Oulad Jerrar était le cheikh Mohammed ben Ali. Sa résidence était Talaint (la source), cette admirable source qui a donné son nom au pays, et qui est pour lui une source d'eau, de richesse et de conflits.

L'amitié entre les deux voisins fut troublée, dit-on, pour une raison futile. Le Chérif fumait le kif dans une longue pipette de fer, ornée d'or et d'argent, suivant l'habitude des Arabes de l'Oued Noun. Le Jerrari se moquait de lui, l'appelait : Bou ṭbagha, l'homme à la pipe.

Un jour, au cours d'une entrevue, le Chérif fit reproche au Jerrari de ces moqueries. Celui-ci s'en excusa. Les deux chefs se jurèrent amitié « par les paumes ¹ accolées et les doigts entrelacés ».

Mais en rentrant dans son pays, le cheikh Mohammed Jerrari convoqua ses frères et jura que « l'homme à la pipe » ne verrait plus jamais son visage. Le jour même un espion en rendit compte au Chérif qui jura de se venger.

1. La paume de la main : « tidikelt ». Il est bien remarquable que ce mot dérive de la racine *dkl*, indiquant l'idée d'union, d'amitié, d'ou « am-dakoul », ami; « tiddoukla », l'amitié.

Il donna de grosses sommes d'argent aux gens du Ief Ahoggoua (Tiznit Ida ou BA'QIL), pour les détacher du Jerrari. Ceux-ci se joignirent à la harka des Guezoula qui, sous le commandement du Chérif, vint camper aux portes de Talaint. Une partie des Oulad Jerrar, achetés, firent « dehiha ». Le Cheikh Mohammed ou Ali s'enfuit avec sa famille et se réfugia à Ighboula, sur les confins des Oulad Jerrar et des Ait Briim.

« Addagh gis touqort », « Laisse-lui la paix chez nous », dirent les gens d'Ighboula au Chérif, qui se contenta de détruire la maison et de manger les biens du Jerrari. Mais sa vengeance n'était pas complète. Car, disait-il, le « Jerrari a arraché les piquets de la foi jurée » — « Issoukf Oujerrar tigousin n l'ahd ». Le Chérif paya encore les gens des Oulad Jerrar pour qu'ils décidassent leur ancien cheikh à accepter une entrevue dans laquelle on ferait la paix et après laquelle il rentrerait dans son commandement.

Le cheikh Mohammed vint sans méfiance à Douar Bel Fdil. A peine avait-il dit deux mots que, sur l'ordre du Chérif, on lui arracha sa rezza, on lui en attacha les mains et on le conduisit en prison à ILIGH. Il n'en sortit jamais. Les uns disent qu'on l'a muré tout vivant dans un mur de pisé. D'autres, qu'il fut jeté tout vivant dans un silo où on le laissa mourir de faim. Dieu seul sait la vérité. « Cela s'est passé », dit le Chérif Si Mohammed le Khenboubi, de la Zaouia de Timeslit, en 1290 ou 1291, tout au début du règne du Sultan Moulai Lhassen (1875).

Le caïd Brahim Dlimi des Chtouka, qui était le parent et l'allié du Jerrari, vint avec les femmes du cheikh Mohammed à Marrakech pour demander au Sultan appui ou vengeance. Mais le Sultan ne put rien obtenir du Chérif.

« Tu es Lhassen, moi je suis Lhaoussine », aurait fièrement répondu le Semlali au Filali.

Si on songe à la réponse fameuse : « Je te donne trois

jours », qu'il lui avait déjà faite quelques années auparavant, on comprend que l'abaissement de la maison de Tazeroualt ait été la pensée constante du Sultan Moulay Lhassen, désir qu'il ne put réaliser que vers la fin de son règne¹.

La descendance de ce Cheikh Mohammed Jerrari semble vouée à un destin tragique.

Son fils le caïd Abdesselam fut tué par trahison en 1913, au temps où le prétendant El Hiba, chassé de Marrakech par le Colonel Mangin, puis de Taroudant par les harkas des grands Caïds, avait trouvé refuge à Assersif, chez les Chtouka Ait Milk. Passant par Assersif pour se rendre à Taroudant, le caïd Abdesselam y fut tué par les gens d'El Hiba, à qui il était allé rendre visite au passage².

Le dernier épisode date d'hier (1923). Au cours d'une incursion des dissidents en pays soumis, ils sont tombés sur les Oulad Jerrar. C'est là qu'a trouvé la mort le jeune cheikh Mohammed ben Abdesselam ben Mohammed, fils et petit-fils des deux autres. Sa tête coupée a été portée à Kerdous, en trophée, chez le Prétendant Merebbi Rebbo. Cela se passait au printemps de 1923.

Il y a dans l'Ighir Melloulén, sorte d'avant-chaine au Nord de l'Anti-Atlas, au pied du Djebel Kerkar, une zaouia qu'on appelle la Zaouia de Sougrat.

« Les gens de Sougrat », dit Moulay³ Aomar, en ce temps-là, acceptaient tantôt l'influence du Tazeroualt, tantôt celle du Jerrari. Un jour, on complota de faire entrer par

1. V. Tribus berbères, les Ait Ba amrane, p. 99 à 112.

2. Le caïd Abdesselam Jerrari avait bien été se jeter dans la gueule du loup, non sans y avoir été, dit-on, poussé dans son pays, en se rendant ainsi chez Elhiba. Il descendit chez le cheikh Moha Ifqiren, des Ait Milk, à Tioulgherb, à quelques kilomètres d'Assersif. Il vint, de là, seul, saluer El Hiba. Il fut convenu qu'il y repasserait le lendemain matin en partant pour Taroudant. Il y vint, mais il fut tué au moment où il prenait congé.

3. Chérif d'Ouijjane, contemporain de Sidi Lhaoussine ou Hachem, et de Sidi Hadj Ahmed ben Abderrahman el Jachtimi, fils du collecteur du mnaqib de l'Haoudigi (v. ci-dessus).

trahison les Oulad Jerrar à Sougrat, pendant une fête d'ahouach. Le signal devait être certains vers dits par un chanteur, auxquels certains autres devaient répondre :

Bismillah errahman ad *rezmegh* ian lhab
Ifoulkin adagh ighfer Moulana ddounoub
« Au nom du Dieu Clément, j'ouvre une belle porte,
Et que par Dieu nous soient pardonnés nos péchés. »

Haianagh oukan nzouarkoun imi lhab
« Et voici que nous vous précédons à la porte. »

Pour se venger de la trahison du Jerrari, le Chérif Sidi Lhaoussine eut recours à l'argent. La cavalerie de Saint-Georges a trouvé toujours dans le Sous un terrain très favorable.

A Sidi Lhaoussine, gg rrial tamannoun
Ndamenk ia isbidirn ard serek ourrin.
Taghaousa n tmouzount igh tkhaşa iian
Ar it'areg igenzi ight our ittif
Tenna ttab'a n tmouzount nekki ka iouin
Lhajaj dar Nebbi isaha iagh lkheir
Tmezzi tmouzount lfi'al tiouit,
Trzemt lkiber gh istis n timgharin.
Ghalegh, a laman is tgit argaz nsdou serik
Zighd a inghan a laman irgazen d kiin

« Mels les douros près de toi, Sidi Lhaoussine,
Et même un boiteux viendra, je te garantis.
A cause des mouzounas il a la sueur au front,
Celui qui en a besoin et qui n'en a pas.
Le coin de la mouzouna dit qu'il a le bonheur en partage
Et que c'est lui qui conduit au Prophète en pèlerinage
O petite mouzouna ¹, grande est ton action,
Toi qui arraches l'orgueil aux filles des femmes.
Je te prenais pour un homme et je m'appuyais sur toi
Aman ², mais en vérité toi tu fais périr les hommes. »

1. La « mouzouna » était la plus petite monnaie d'argent.

2. L'aman, c'est la sauvegarde jurée par serment. « Illa laman grat-

Moulai Aomar dit que lorsque le Jerrari était prisonnier au Tazeroualt, le Chérif le faisait venir parfois pour entendre des chants dans lesquels on faisait allusion à la trahison.

Rak nseqsa báda gh lmselt ia ouaoual
 Manik aiga lqelb is nit rouan laiam?
 Man lkhber tsiggilt aten taouit?
 Inid lkhber n tiddoukla laman imout
 « Si je pouvais t'interroger sur un sujet
 Le cœur comment va-t-il? Et si la vie est belle?
 Quelle nouvelle cherches-tu pour l'emporter?
 Or, s'il s'agit de l'amitié, l'aman est mort. »

« Smá a lkafer b Allah. » Entends-tu, infidèle à Dieu? disait alors Sidi Lhaoussine en se tournant vers son prisonnier.

A laman ioumzt lbadel, ighers as, imout
 Ma das ioumz idammen? Ait ouar lqoul.
 Lqoul, a ben adem, ka gioun oukan our illin.
 « L'injustice a pris l'aman, l'a égorgé, il est mort.
 Qui lui a tenu la gorge (afin d'arrêter le sang?) Les gens sans
 La parole, o fils d'Adam; ce que tu n'as pas. » [parole.]

... « Au début, Sidi Lhaoussine me disait de chanter des à-propos en présence du Jerrari. Puis, comme on venait de partout intercéder auprès du Chérif en faveur de son prisonnier, on ne le fit plus sortir. Le jour, il entendait les chansons des repas. La nuit, une musique de nègres l'empêchait de dormir.

« On ne sait pas ce qu'il est devenu... »

Il y a une légende des trésors du Tazeroualt. Foucault

nagh » veut dire : Nous sommes fidèles à la parole jurée. « Is illa laman gh lmakan ad » veut dire : En ce lieu, on ne risque rien, on peut y aller avec confiance, en sûreté. Enfin l'expression : « Demander l'aman » est assez connue pour se passer de traduction.

écrivait : « Le Zanifi (de Tazenakht) passe pour le plus riche de l'empire en bijoux anciens et objets précieux. Après lui viendrait Sidi El Hossein ou Hachem, le marabout du Tazeroualt. En troisième lieu, le fameux caïd El Gentafi (père de Si Taïeb m., 1928).

(Foucault, p. 107.)

Baumier, consul de France à Mogador, écrivait en 1867 : « La zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa a aussi sa collection de manuscrits. Le marabout Sidi Houssaïn, chef du petit État de Sidi Hascham, et qui, soit dit en passant, s'est emparé d'une riche découverte d'antiquités (objets d'or et monnaies sans doute) faite, il y a cinq ans à peine, aux environs d'Ifrane, dans l'Oued Noun, possède aussi chez lui, à Iligh, un grand nombre de livres. »

Nous avons dit ailleurs que nous devons déjà le manuscrit de l'Haoudigi à l'obligeance du chérif actuel, Sidi Ali.

Mais voilà un récit qui date d'hier et qui évoque les « trésors du Tazeroualt » en même temps que la rivalité entre Tazeroualt et Oulad Jerrar.

« A Iligh » dit la légende, il y a, cachés sous la terre, les trésors des anciens rois.

Mais le dernier chérif, Sidi Mohamed ou Lhaoussine en a égaré le compte. On croyait qu'il était pauvre. Il mettait des biens en « rhen ».

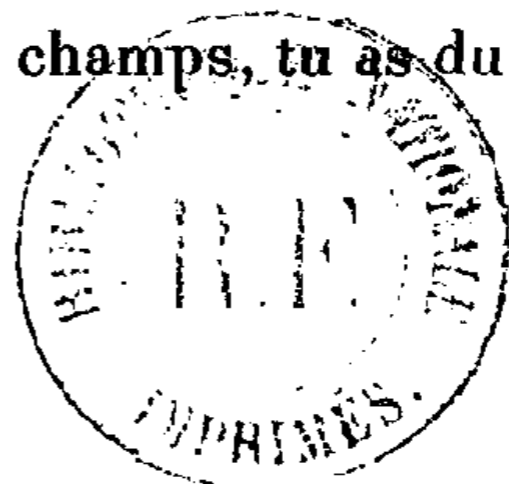
Un jour, il acheta au Jerrari, cent charges d'orge avec un certain délai de paiement (s tajil).

Au jour de l'échéance, il n'avait pas d'argent. Le Jerrari lui fit dire :

« Rhenii kra ntaghoult gh Ighboula » : « Vends-moi » à réméré « quelques terrains d'Ighboula. »

Le chérif possédait des biens à Ighboula, au pays Oulad Jerrar.

« Toi qui veux que j'hypothèque mes champs, tu as du mépris pour moi. »



« Je vais te montrer, si tu ne les connais pas, les bornes qu'il y a entre toi et moi », dit-il au Jerrari.

Il lui envoya une poule d'or, avec ses petits, quatorze poussins, tout en or, en lui disant :

« Prends là-dessus ce que je te dois. Et le reste, renvoie-le-moi, si tu en es capable. Si tu ne peux pas, cherche plus grand seigneur que toi ¹. »

On dit que le Jerrari renvoya la poule au chérif, accompagnée d'une hédia.

Qu'est devenue la poule aux poussins d'or ?

Il y a une chose qui donne de la vraisemblance à cette histoire. On lit ce qui suit dans Chénier, livre 3, p. 248 :

« Le corps des Juifs, qui étoit alors dix fois aussi nombreux qu'il est aujourd'hui, payoit, pour toute redevance, une poule et douze poussins d'or, artistement travaillés à lames à jour, et l'intérieur en mastic de couleur; c'étoit moins une imposition onéreuse, qu'un hommage que les Juifs devoient à ce Souverain ². »

On peut expliquer par ce passage de Chénier la présence de la poule d'or chez le Chérif de Tazeroualt. Ce bijou pourrait avoir été donné par les Juifs de la région au chérif ou à un de ses ancêtres aux temps où ils se nommaient rois du Tazeroualt.

Les Oulad Jerrar sont de lef Ahoggoua.

On dit qu'ils sont les descendants d'Abderrahman ibn Mouldjam, meurtrier d'Ali.

On joue aussi sur le mot de jerrar, traîneur de jorr,

1. « Kii ta'gert ailligh ii tennit « Trhent ».

Igh our tsent magh illa iggouttou gratnagh, mleggh ak t...

Asi gis ghailli ii ttfard, igh atzdart.

Igh our as tzdart, sifd s oumgharad imqor tellak. »

2. V. aussi SAINT-OLON, *Estat présent de l'empire de Maroc*, éd. 1694, p. 45.

Des Juifs « sont obligez de donner au Roy, en espèce ou en valeur, une poule et dix poussins d'or si le premier jour de la lune qui suit leur Rhamadan tombe un samedi qui est le dimanche des Juifs ».

traîner. On l'explique en disant qu'ils traînaient des chiens pour les abattre et les manger.

Tout cela réfère au Kharedjisme (Mzab-Tafilalet) et appuie l'hypothèse que nous avons formulée sur les origines religieuses des noms des lefs : les Guezoula envahisseurs venant du Sud, chiites partisans d'Ali, refoulant les anciennes populations établies naturellement dans les meilleurs pays et chez lesquelles s'était introduite l'hérésie kharedjite.

SIDI MOHAMED BEN BRAHIM CHEIKH, DE TAMANART,
CONTEMPORAIN DE SIDI AHMED OU MOUSSA.

Voici le résumé de ce qu'en dit l'*Haoudigi* (p. 153-157) :

Il est né à Imi Ougadir des Tahala¹. Il y étudia d'abord entre son père et ses frères et parcourut ensuite le pays des Guezoula à la recherche de la science. Il étudia sous le cheikh Sidi Lhassen ben Athman le Tamli², le Jazouli.

Un jour, dans le pays du Dra³, avec une compagnie de tolbas, ils furent pris par la soif. Il s'éloigna un peu de la piste, trouva un peu d'eau, bonne, et claire, et fraîche. Et il y en eut assez pour désaltérer tout le monde. C'est un de ses miracles.

Puis il revint dans son pays. Et il enseigna pendant des années dans un village de l'Oued Isi³, Agerd Amllal.

Puis il émigra avec sa famille à l'oued Tamanart et devint imam d'une des mosquées.

Il répandit sa science pendant des années, fit de nombreux élèves et il faisait briller le pays des Guezoula.

Puis il devint cadî, contre son gré, dès l'année 928, au début de la dynastie des chorfa saadiens.

Puis il abandonna le monde de l'enseignement en voyant la mauvaise foi des tolbas, leur désir du gain immédiat et de l'autorité terrestre. Beaucoup de ses élèves

1. Tribu de Tahala, à l'Est des Ida ou Semlal.

2. D'Ammeln.

3. Versant Sud de l'Anti-Atlas, une des hautes vallées de l'oued Tamanart.

devinrent cadis. Et lui se consacra à l'adoration, de toutes ses forces, et jusqu'à sa mort.

Et il est connu sous le nom de Sidi Mohammed ech Cheikh.

Voici ce que dit de lui le cheikh BAQILÍ ³ :

« Il a fait beaucoup de miracles...

« J'étais là quand il vint avec des compagnons par le chemin aménagé, « *triq el menja'* », qui descend de Tamgert n Toussa chez les Ida ou Ba'qil. Nous étions enfants. Et il demanda au propriétaire du champ riverain de déplacer vers son terrain le chemin qui était dangereux pour les bêtes et pour les gens. Celui-ci l'ayant permis, il déplaça le chemin, l'aplanit et on abandonna l'ancien chemin difficile. »

Son soin était de faire toujours du bien aux Musulmans, par exemple faire jaillir des sources, creuser des citernes, construire des ponts comme celui qu'il a bâti sur l'Oued Oulghas ¹.

« J'étais encore là, dit le B'aqili quand il vint avec nombre de ses enfants, de ses compagnons et de ses foqaras à la harka de Břidja (Mazagan) sur l'ordre du Sultan Moulai Abdallah.

« Monté sur sa jument, il était courbé sur elle à cause de l'âge. Et les gens se pressaient autour de lui et lui prenaient les mains. Et il ne laissait personne lui baiser la main.

« Quand il arriva aux Ait Tfrouin ² où nous étions à lire le *Mokhtasar* de Sⁱ Khlil avec notre cheikh Sidi Mohamed

1. Les ruines de ce pont se voient en amont de Tankist. La légende attribue sa construction à Sidi Mohammed Cheikh, qui avait sous ses ordres les génies. C'était pour permettre aux gens du Nord de visiter S. A. ou Moussa. Le pont s'effondra quand les gens se mirent à piller sur la route du Pèlerinage.

2. Ida ou Ba'qil, une des hautes vallées des Ait Isaffen, près de Tizgui.

3. Auteur d'un mnaqib des saints de son pays dont nous avons trouvé quelques feuillets.

ben Brahim le Ba'qili, quand celui-ci l'entendit, son esprit fut emporté par le désir violent de le rencontrer. Il sortit en hâte, nu-pieds, sans regarder les épines. Un de nous lui ayant porté ses sandales, il le repoussa. Et il s'en alla à son gré à la rencontre de son ami le cheikh Tamanarti et de ses compagnons. Et chacun d'eux s'empressa vers son ami et le salua avec une ardente amitié.

« Or, le cheikh ne descendait pas de sa jument. Alors notre cheikh le Ba'qili voulut lui baiser les mains. Mais le cheikh le tira jusque sur l'arçon de sa selle, en lui disant : « Ce n'est pas dans la Souanna. Et toi aussi, tu en es « encore là ? »

Et il refusa qu'on lui baisât les mains.

Il fallut que son fils Sidi Brahim ben Mohamed vint l'apaiser par de douces paroles. Et les deux docteurs discutaient au sujet du baise-main aux savants et aux pieux personnages.

Le cheikh dit enfin : « Ne me parlez plus. Vous voyez les choses et vous n'en connaissez pas le sens. Il y a deux choses, si vous ne rompez pas avec elles, vous ne me connaissez plus et je ne vous connais plus. C'est le baise-main et l'appellation : Sidi. Ces deux choses-là ont été introduites dans notre pays. Et celui qui les y a introduites c'est le fqih, Sidi Lhassen ben Athman le Tamli¹ qui les a importées du Maghreb. Mais les chioukhs que nous avons connus dans notre pays, les Akerramou², les Oulad Abdelaziz³ d'Hajra ben Aïssa, les fqihes des Rezmouka et des Semlala, et autres, ils ne disaient pas autre chose « A'mmi tta'leb flan, mon oncle le taleb un « un tel », s'ils étaient plus âgés que leur interlocuteur. Et s'ils étaient son égal en âge ou son inférieur, ils disaient : « Taleb flan. Taleb un tel. »

1. Probablement son premier maître, Abou Lhassen Ali ben Athman et Timli (v. plus haut).

2. Voir notice, p. 217.

3. Voir notice 3, p. 105.

Il est mort (Sidi Mohammed cheikh) en 971, deux mois après la mort du cheikh Sidi Ahmed ou Moussa.

Voici ce que dit de lui l'auteur du *Faouaid* :

« Il est allé chercher la science dans tout le pays du Sous et il l'a répandue au pays des Guezoula. Il a bâti dans son pays des demeures pour héberger les tolbas. Et il a recommandé à ses enfants de ne pas y héberger trois sortes de gens : le meurtrier, l'esclave fugitif et celui qui fuit le Sultan.

« Qui héberge un de ceux-là, disait-il, est parmi les malfaiteurs de la terre. »

Voilà ce que m'a rapporté son disciple Abou l'Abbes Ahmed b. Boubeker :

« Je suis entré une fois chez lui, dans sa demeure. Et j'ai rencontré sur les marches de l'escalier, un homme venant de chez lui. Il me dit : « Sais-tu qui tu as rencontré ? — Non. — C'est Aboulabbes el Khadir¹. »

Le cheikh Sidi Ahmed ou Moussa appelait sa maison, la maison du prophète. Il s'appliquait beaucoup à l'étude de la science, en particulier de l'arabe. Il faisait lire aux gens les Séances de Hariri. Il avait atteint 80 ans. Voyant que les gens du pays parlaient un langage non arabe, il disait : « C'est pourtant la base et on n'arrive à aucune science que par la langue arabe. »

Quand il revint avec les tolba et l'armée des Musulmans du siège de Qala' Bridja (Mazagan) qu'ils n'avaient pu enlever², le cheikh entra chez le Sultan Moulai Abdallah et lui dit ce vers d'Amroulqais :

« Non lâcheté de mes chevaux³
 Mais souvenir de leurs piquets
 De Barbais et de Miser. »

1. MASSIGNON, *Lexique de la Mystique musulmane*, p. 111.

2. 30 avril 1562.

3. *Et non ignare egerunt equi mei sed recordati sunt — presœpiorum suorum sitorum apud Barbais et Maiser*, trad. latine d'Amroulqais.

Le sultan admira ce propos et se réjouit, bien qu'il fût affligé.

Le tombeau de Sidi Mohammed ou Brahim cheikh est à Tamanart près de la source Tilmelt, ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle vient miraculeusement d'Ammeln, sur l'autre versant de l'Anti-Atlas.

La légende dit que l'eau vient d'Ammeln par la baraka de deux saints : Sidi Mohammed ou Brahim cheikh et Sidi Abdallah ou Embarek d'Aqqa.

Ils amenèrent l'eau jusqu'à l'azaghar de Tiouadou¹. Puis là, ils la partagèrent de la façon suivante :

Deux tiers sans la baraka pour Aqqa.

Un tiers avec la baraka pour Tamanart. De là vient la bonne qualité des dattes de Tamanart.

Les marabouts de Sidi Mohammed ou Brahim cheikh habitent la Kasbah des Ait Herbil.

Sidi Mohammed ou Brahim cheikh et Sidi Ahmed ou Moussa sont morts tous deux en 971 à quelques mois de distance. On dit qu'après la mort de son ami, Sidi² Ahmed ou Moussa fit ses adieux à Tamanart en ces termes :

« Bqa a'la kheir, a Tamanart — A mou asqif, a mou astif, a mou ansrif, ghinna gh iffough ahabib ian, iffough oula netta. »

« Adieu Tamanart, mère de la bouillie, des haillons, des cailloux ; le lieu d'où s'en va l'ami, on le quitte aussi. »

Abderrahman b. Amr le Ba'qili a dit : « Un homme interrogea le pôle de son temps Aboulabbes Ahmed ben Moussa sur le pôle. Il lui dit : « Ahmed ». Puis il lui dit : Et ensuite ? « Sidi Mohammed ben Brahim ». Et ensuite ?

1. A l'Est de cet Azaghar est un point de partage des eaux entre l'oued Tamanart et l'oued Aqqa. C'est là que se trouve une caverne avec des ruines anciennes.

2. Le *Faouaid* dit que S. A. ou Moussa est mort le premier.

« le Sultan Abdallah ». Et ensuite ? « Ne m'interrogez plus » (*Faouaid*, p. 74).

Au seuil d'Anbed¹ il y a un lieu désert qu'on appelle le cimetièrre des étudiants (Imdint n imhadaren). La légende dit que, l'été, les étudiants disciples de Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh allaient de Tamanart à Iguissel² pour se baigner et revenaient dans la journée. Un jour, ils sont morts de soif au seuil d'Anbed.

Le père de Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh est Sidi Brahim ou A'mr. Il a son tombeau aux Ida ou Zettout, non loin de la route de Tatta où est une zaouia, une zaouia importante.

1. Anbed est le nom de certains cols, seuils, lieux de partage des eaux. Vient peut-être du chl. bidd, s'arrêter, lieu où on fait halte. Le seuil d'Anbed, partage des eaux entre Tamanart et les Ait Harbil, chemin de Tamanart à l'oued Noun par l'oued Saiad, Taghjijt, les Ait Hamed de Fask et Iguissel. Iguissel est une oasis réputée pour sa menthe et ses oliviers.

2. Voir p. 102, les Oulad Abdelaziz, d'Hajra beni Aissa, famille religieuse d'Azrou n Aissa (ou n Isi), fraction Ounmoulil des Ait Ahmed. Près de là, à Agourd n Driss, tombeau de Sidi Abderrahman ben Ali, un des saints les plus connus de cette famille, contemporain d'El Mansour, souvent mentionné dans le *Faouaid*.

Sidi Belqassem bel Ghazi (p. 107) est de la même famille.

SIDI MHAMED OU YACOUB

(Cheikh Ben Yaqoub).

Son tombeau est à la zaouia d'Imi n tattelt chez les Zenaga, sur le versant Sud de l'Anti-Atlas ¹.

C'est un chérif idrissite de la famille des Oulad Amghar de Tit (Senhadja) comme Moulai Brahim de Kik et Sidi Abdallah b. Hoséin de Tamesloht (H. 157, F. 66).

Il est mort en 962. Il était le contemporain de Sidi Ahmed ou Moussa qu'il a fait son héritier. Sa générosité est légendaire. Il nourrissait toujours une foule de gens miraculeusement dans ce pays pauvre. D'où la réponse ironique du Sultan Moulai Abdallah à un marabout qui lui demandait de constituer une séguia en habous pour fonder une zaouia.

« Connaissez-vous Sidi Mhamed ou Yacoub ? — Son pays est-il pauvre ou riche ? — Il est pauvre. — Ne nourrit-il pas cependant une foule de gens ? — Une zaouia se fonde au moyen de Dieu, et non pas au moyen d'une séguia. »

« Zzaouia billah, la bessaqia. »

Sidi Mhamed ou Yacoub a des zaouias et des serviteurs religieux dans tout le Sous, surtout chez les Indaouzal et les Isaffen.

Ils ont la zaouia de Tagergoust, chez les Souktana, près de Taliouin, fondée par Sidi Mohammed ou Brahim, petit-fils de Sidi Mhamed ou Yacoub.

1. V. SEGONZAC, *Au cœur de l'Atlas*, p. 152.

Le moqadem actuel est Si Ahmed ben Abderrahman. Ils ont l'ouçia' ¹ de Sidi Mhamed ou Yacoub faisant Sidi Ahmed ou Moussa son héritier, à sa mort, 962 (v. relation de Sidi Brahim de Massat sur le pays de Tagergoust).

El Haoudigi (p. 157) dit ce qui suit :

Une fois, le pôle Sidi Ahmed ou Moussa vint avec une troupe de soufis pour visiter le cheikh.

Ils le rencontrèrent en chemin. Sidi Ahmed ou Moussa lui dit : « C'est toi le but de notre voyage. Nous allons nous en retourner. »

Il leur dit : « Il faut descendre chez moi. — Nous n'irons avec toi, lui dit Sidi Ahmed ou Moussa, que si tu nous garantis à tous le Paradis, et à nos descendants et aux descendants de nos descendants. »

Il lui dit : « Oui, s'il plaît à Dieu ». Et ils allèrent avec lui à sa demeure.

Il ne se maria qu'à l'âge de 70 ans. Quand on lui amena sa femme, le cortège nuptial en route rencontra le diable. Il leur dit : « Le cheikh n'espérait plus vous voir. Il s'est marié hier. » Les gens étaient interdits. Mais la femme leur dit : « Venez avec moi à la zaouia, que Dieu vous bénisse ! » Ils firent ainsi. Et quand ils entrèrent chez le cheikh, il se mit à rire. Il dit : « C'est par le moyen de cette femme, que Dieu a éloigné de vous le diable. » Et il ne mourut qu'avec 40 descendants de lui ou de ses enfants et vécut 120 ans.

Il mourut en 962.

On raconte que certain saint de son temps vit en songe, la fin du monde et l'assemblée des gens du Jugement dernier. Il y vit les gens de son pays, le peuple et les grands, les chefs et les juges, et les saints, et les soldats mercenaires, et les sbires. Et le premier convoqué était

1. L'ouçia', le testament mystique.

Sidi Mohamed ben Yacoub. Puis Sidi Said ben Abdenna'im et ses compagnons. Ils entrèrent au Paradis. Puis Sidi Ahmed ben Moussa et ses compagnons. Ils entrèrent au Paradis. Puis Sidi Belqassem bel Ghazi el Hamdi¹, qui habita la ville sainte. Il fut l'intercesseur de ceux de sa maison et entra avec eux au Paradis. Puis Sidi Mohammed le Tlemsani, de Taroudant, appelé El Ouagad, et ceux qui ont fait la prière derrière lui. Il entra avec eux au Paradis, sauf quelques-uns.

« Et j'ai entendu en ce lieu éclater une grande joie, avec une haute et belle clameur. Et j'ai vu un cadî des cadis de cette contrée, que je connais par son nom, rejeté dans un coin du rassemblement, et sur lequel tombaient des mouches. Et j'ai vu un « charti » (soldat mercenaire) rassemblé avec les juifs et les chrétiens.

Puis furent envoyés à l'enfer les sbires et ceux qui avaient été tués dans une guerre entre Musulmans, je veux dire ceux qui avaient tué ou qui avaient été tués dans cette guerre, selon la parole du Prophète : « Quand deux musulmans se rencontrent avec le sabre, celui qui tue et celui qui est tué vont à l'enfer². »

1. Voir note 2, p. 105.

2. Tout ceci, comme une très grande partie de l'Haoudigi, est tiré du *Faouaid*. L'auteur du *Faouaid*, Abouزيد le Tamanarti, qui fut cadî de Taroudant et grand cadî du Sous, est sévère pour les cadis. Et, pour le dire, il emploie souvent ce procédé dantesque de la vision. En voici un autre exemple, celui de Sidi Said le Semlali, qui fut aussi cadî de Taroudant, un cadî, à ce qu'il semble, exceptionnel.

« Je l'ai vu en rêve, un peu avant son investiture. Il descendait dans une mare de boue, noire et puante. » Je lui disais : « Prends garde, prends garde afin de ne pas te salir. » Il releva ses vêtements, se retroussa et traversa la mare sans une éclaboussure. Je dis que c'est un apologue merveilleux de l'état de cadî (*Faouaid*, p. 30).

MOHAMED BEN SLIMAN BEN DAOUÏ LE JAZOULI LE SEMLALI

« Auteur du *dalil el khirat*, cheikh des *chioukhs*, vivificateur de la *tariqa* au Moghreb. Étudia longtemps la science du Droit. Puis revint au rivage et rencontra Abou Abdallah Amghar Es Sghir¹. Il reçut de lui l'enseignement mystique. Puis il entra dans la solitude pour adorer Dieu pendant 14 ans, jusqu'à sa mort. Et il a fait des miracles. Il est mort empoisonné et fut enterré au pays des Haha, puis son cadavre transporté à Marrakech après 77 ans. On le trouva sans changement. Il est mort en 870. »

L'Haoudigi ne consacre que cette courte note à celui qui a donné son nom à la *tariqa jazoulia*.

Le Moumti el asma donne plus de détails, sinon sur sa vie du moins sur ses propos. Mort à Afoughal (Haha) en 869 (1464).

Quant au lieu de sa naissance, aux I. ou Semlal, les gens de cette tribu ne connaissent ni *Tankourt* ni *Sahil*².

Ils disent que le lieu de naissance du cheikh est aux Ait Moulai, fraction des A. A'rous (c'est également le pays d'origine de Sidi Ahmed ou Moussa); au village voisin de Bou-Merouan). (Voir notice sur les Ida ou Semlal, p. 135.)

L'imam Jazouli aurait quitté son pays à la suite d'un meurtre dont l'auteur était resté inconnu et qui allait amener les gens à se battre. Alors il se déclara l'auteur du

1. Au ribat des Senhadja de Tit (Ain Ftour), près d'Azemmour.

2. Qu'on attribue au cheikh comme lieu de naissance (note à la fin du Daouhat en Nachir. *Archives Marocaines*, tome XIX).

meurtre et s'exila lui-même. Il n'est plus jamais revenu dans son pays.

La tariqa de Sidi Mohamed ben Sliman le Jazouli est la tariqa Chadilia¹ et elle est caractérisée par un grand amour pour le Prophète et par la grande importance donnée à la Prière sur le Prophète (tazallit f Nnebbi).

Ce personnage, dont le rôle politique et religieux fut si important au xv^e siècle, qui organisa « une véritable milice monastique antichrétienne¹ » et qui prépara la croisade saadienne, mériterait une longue étude.

On trouvera à la fin de ce volume (p. 216) la traduction de quelques pages du Boucharat ez zairin, consacrées au cheikh Jazouli.

1. MASSIGNON, *le Maroc, d'après Léon*, p. 125.

LES AIT OUGHERRABOU ¹

(Fils de la barque).

Famille de marabouts vénérés qui a des essaims à Tiznit ; chez les Ahl Sahel (Isk Ougherrabou près de Mighleft et un autre près de l'Arba de Tasoulilt) ; et dans la montagne des Ida ou Baqil. Cet essaim montagnard semble le plus important établi dans la vallée d'Ighir Moussi, une des cinq hautes vallées des Ait Isaffen, au-dessous du col de Tamgert n Taoussa entre Tizgui et Kerdous par Afoud n bi ikhf : où est la Médersa d'Ighazan. Leurs principaux saints sont : Sidi Yahia ou Abdallah, Sidi Ihaj Khaled, Sidi Abdelouasa'.

C'est dans cette haute vallée qu'il faut placer le « triq el menja' », le chemin fabriqué, dont il est question dans le Tordjama de Sidi Mohamed ou Brahim ech Cheikh (Haoud ; p. 155).

La croyance est qu'ils sont originaires d'Andalousie. Certains d'entre eux se disent même descendants d'Ibn Rouchd, Averroes (Haoud., p. 323).

Une autre tradition dit que ce sont des immigrés réfugiés chez les Ida ou Baq'il, ainsi que les Ait el Bahr (fils de la mer) qui sont près de Dkheila et à Akal melloulen.

Il y a une légende sur leur embarcation qui était une peau de mouton ².

1. « Ait la touqerrabou », disent les Chleuh en jouant sur les mots ; « ne les approchez pas », c'est-à-dire ne les offensez pas.

2. Il faut peut-être y rattacher celle-ci qui fut contée à Marrakech

Il y a aux Oulad Jerrar, près de Regada Sidi Mohamed ougherrabou (sur la carte Sidi Mohamed Bou Rabou) près duquel est un foyer de la famille ¹.

Les ifqiren des Ida oultit, dans leurs tournées annuelles, ont une coutume. A leur passage à Tiznit, ils prennent un repas chez les ait Oughrabou, après avoir fait un sacrifice à Sidi bou Jebbara, et avant d'aller à Taddert, des Ida ou Baqil, où se fait la dislocation.

Les ait Ougherrabou font des tournées de ziaras assez fructueuses dans l'azaghar de Tiznit et dans la montagne des Ida Oultit.

Ce qui précède semble permettre de répondre affirmativement à la question posée par Cour (*l'Établissement des dynasties des Cherifs au Maroc*, p. 25): « Y avait-il parmi les marabouts des Andalous? On le dit, mais sans renseignements précis. »

La tradition dit que les ait Oughrabou sont des Andalous et que la science a été apportée dans le Sous par des Andalous ².

Témoin ce proverbe chleuh :

« Our issin tiqillaf n Nsara ghir el Andalous... »

« Pour connaître des chrétiens tous les tours,
Il n'est rien que les Andalous. »

en 1925, par le moqadem Lhaoussine des Ghoujdama, vieillard tidjani, gardien des jardins de Ben A'qil, hors Bab-Ghmat, sur la piste des Mesfioua : « Au temps de l'ignorance (Jahiliya), un saint de Dieu aborda sur notre côte. Il trouva un pauvre homme et, pour lui enseigner la religion, commença par lui apprendre la fatiha. Puis il se rembarqua, comme il était venu, sur une peau de mouton. Après son départ, l'homme voulut prier. Mais comme il avait oublié les derniers mots de la prière, il voulut courir après le saint pour les lui faire répéter. En le voyant arriver, pour apprendre la prière, et qu'il marchait sur la mer : « Va, lui dit le saint, tu n'as pas besoin d'en savoir plus long. »

1. Sidi Said Aghrrebou, disent les gens de Tiznit, habitait Tiznit. Mais comme on le craignait, on ne le volait pas. Or, il aurait voulu être volé, sur la terre pour gagner des mérites dans le ciel. Alors il émigra aux Oulad Jerrar et son désir d'être volé fut satisfait.

2. Voir extrait du Boucharat ez zairin, au sujet du cadî Ibnou Ela'rabi, p. 226.

LES OULAD SIDI ABDALLAH BEN YACOUB

(Yacoubün).

Ce sont des chorfa Semlala qui tirent leur origine de **SIDI ABDALLAH BEN YACOUB** le Semlali, dont le tombeau est à Tazmout des I. ou Semlal, chez les A. Rba, voisins des Rezmouka.

Grand Soufi qui a illustré le pays des Jezoula, au temps de Ali bou Dmia. Il est mort en 1052. Il a des descendants :

A Tamgert n Sidi Bakrim (I. ou Baqil, à l'Est d'Asaka) ;

A Taddert (Ba'q.), Sud-Est de Tiznit ;

A Adouz (Ba'q.), Est-Sud-Est d'Asaka, où est la médersa de Sidi Lmahfoud. Mais leurs tombeaux sont à quelque distance, à Tamacht ;

A Tasnout de Massa ;

A El Aouina, où est la qoubba de Sidi Abderrahman ou Mohammed.

Les Oulad Sidi Abdallah ou Yacoub vont chaque année faire un sacrifice à Tazmout à Sidi Saïd Akerremou ¹.

1. Voir notice.

NOTE SUR SIDI ALI BEN NACEUR, PATRON DES RMAIA ¹

Le patron des rmaia (ou mkhaliya, tireurs) est Sidi Ali ben Naceur. Mais ils invoquent aussi Sidi Ahmed ou Moussa et il les favorise.

Un jour, dans un port d'Espagne, une troupe d'acrobates du Sous reçut un défi d'un acrobate espagnol qui faisait un saut au-dessus d'un rang de dix femmes chrétiennes, à cheval, et portant un fusil dressé.

La nuit, Sidi Ahmed ou Moussa apparut au plus jeune de la troupe. « C'est toi qui dois relever le défi. Invoque-moi en sautant et tu franchiras l'obstacle. »

Et l'enfant sauta, non par-dessus un rang, mais par dessus deux rangs de femmes chrétiennes, à cheval et portant un fusil dressé.

Il reçut ensuite un autre défi, celui de franchir l'espace entre les bateaux du port sur un fil tendu. Et toujours en invoquant Sidi Ahmed ou Moussa, il allait de l'un à l'autre au-dessus des flots. Et même, l'acrobate espagnol, jaloux, ayant coupé le fil, il fit un si grand saut qu'il revint sur la terre.

Sidi Ali ben Naceur est originaire, non pas du Draa², mais de la région de Marrakech, de la tribu des Ahmer, de la fraction de Nouacer. Ils étaient deux frères : Ali ben

1. Rmaia, Sing Rami, association de tireurs.

2. Voir dans M. DE CASTRIES (notice sur la rég. de l'oued Dra), *Bull. Soc. Géog.*, 1880, une explication un peu différente.

Naceur, qui donne la science du tir, et Said ben Naceur, qui donne la science du cheval.

Sidi Ali ben Naceur est enterré à Marrakech, hors Bab Debagh, au-dessus de l'oued Isil.

Chaque année, les Mesfioua y font un moussem, mais il n'y a plus de tir à la cible comme jadis.

Dans le Sud marocain, il y a encore beaucoup de lieux où se conserve la coutume des rmaia, par exemple, à Ouarzazat, à Tademricht, où est la za de Sidi Athman, qui serait le fils de Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh, de Tamanart; ils sont 130. A Oujjane, ils sont nombreux. Leur moqaddem est Sidi Lahssen. Ils font encore des tirs à certains moussems, mais ils n'ont pas d'ouard, comme les Naciria, par exemple¹.

1. Il est remarquable que de nos jours, un grand nombre d'acrobates marocains figurant dans les troupes de nos cirques, invoquent pour patron Sidi Ahmed ou Moussa et sont originaires de Tazeroualt ou de Sous.

SIDI OUAGGAG

OUAGGAG BEN ZELOUAN LE LEMTI

Le maître d'Abdallah ben Yasin le Jezouli, qui fut le promoteur de la dynastie des Almoravides (*Roud el qortas*, p. 168).

Le Tachaouf lui consacre une notice. L'Haoudigi la reproduit textuellement en la faisant seulement précéder d'un renseignement précieux : enterré à Aglou au Sahel (rivage) de Massa¹.

Aucun des deux textes ne donne la date de sa mort, mais nous savons par le Qortas qu'il vivait en 430 (1038). C'est un personnage du xi^e siècle.

Des renseignements trouvés sur place dans le Sud marocain sont à ajouter à ceux des textes :

1° A Tinmel, dans l'oued Nfis, au milieu de la mosquée du Mehdi Ibn Toumert, il y a un térébinthe (igg) qu'on dit être sur le tombeau de Sidi Ouaggag. Tombeau ou simple souvenir, l'histoire dit (Tachaouf et Qortas) que Sidi Ouaggag, originaire du Sous el Aqsa, prêcha le bien

1. Sahel, pour les gens de l'Est, est un terme assez élastique, désignant non seulement la côte, mais une zone assez profonde de la région côtière.

Au Tafilalet on dit que Belqasem est parti dans le Sahel. Il est encore loin de l'Océan.

Le Sahel de Massa, pour eux, c'est une partie du Sous. A ce propos, faisons remarquer combien Sahel de Massa, écrit en arabe, est peu différent de Sijilmassa; il s'en faut d'un point et la confusion a pu se produire.

et enseigna la science dans un ribat de l'oued Nfis, au pays des Masmouda.

2° A *Aglou*, l'importante zaouia de Sidi Ouaggag prétend posséder le tombeau du saint. Elle a des revenus, instruit de nombreux tolbas et ses habitants sont presque uniquement des *Nacirias* ;

3° Chez les Chtouka, Ait A'mira, près de Taddert, est le tombeau de Sidi Ouaggag, dans un cloître aux très vieilles colonnes parmi d'autres tombeaux.

L'arbre généalogique est, dit-on, à la zaouia *Askar*, chez les A. Mzal, voisins des Ilala de Tasgdelt.

Mais il y a aussi chez les Ida ou Semlal, à Tagant Ougdid, des Chorfas Ait Ouaggag qui, armés de documents, revendiquent leur part des habous de la plaine.

Nombreux sont donc dans le Sous ceux qui revendiquent le tombeau ou la parenté de Sidi Ouaggag.

En revanche, au Tafilalet, on l'ignore absolument. Aussi on incline à croire qu'une faute dans la traduction ou dans le texte d'Ibn Khaldoun a pu faire aller Sidi Ouaggag à Sijilmassa au lieu de Sahel de Massa.

Au Sud de Sidi Ouaggag des A. Amira, près du Khemis, se trouve une importante médersa de B. Naceur : Adouar Agourrem.

La zaouia de Taddert¹, non loin du tombeau, s'appelle Taddert Ouaskar. Là sont quelques tolbas et foqaras, ayant différents ouards.

C'est un fait que médersas et zaouias déclinent. On donne moins volontiers aux marabouts et aux tolbas. On se tourne vers le commerce. La faveur va à l'ordre des Tidjania qui recherchent à la fois les biens de la terre et ceux du ciel.

1. Cette zaouia aurait été fondée (ou restaurée) par Sidi Habibi, un des fils de Sidi Boubaker en Naciri, après le pillage de Tamgrout par les Ait Atta. Serait-ce Sidi Bibi, dont le tombeau est non loin de là ? El Hadj Lbaoussine l'Ifreni (un des principaux Tidjanis du Sous au début de ce siècle) mettait en doute l'authenticité de Sidi Bibi (?).

LES OULED SIDI HASSEIN OU CHERHABIL

Sidi Hossein ou Cherhabil le Draoui le Bousaidi, né en 1076, mort à Talgmaght en 1142.

Son tombeau est à Ouiselsat, chez les Zenaga, à la zaouia Chrhabilia, un peu à l'ouest de Tazenakht, tout près de la route du Sous, par Taliouin.

Les Oulad Bou Saïd sont une fraction de Tinzoulin du Dra où cette famille a encore une zaouia (zaouiat er rahma, au Ksar de K'aba).

Ils ont une zaouia à Taroudant, près de Jama l Kbir, une aux Menebba Oulad Ziad (Taoualt).

Ils ont Aman Melloulnin.

Le Cherhabili était un élève de Sidi Ahmed ben Naceur qui a été généreux pour lui.

Les femmes fabriquent de jolis tapis, à damier noir et blanc, sans envers.

En mars, les Ait Ouaouzguit leur apportent une hédia.

Il y a en marge, dans l'*Houdigi*, une note intéressante au sujet de Sidi Hossain ou Cherhabil.

C'est lui qui a instauré les marchés dans notre pays, comme le Tlata de Tiguinit (c'est le Tlata des Akhsas) et le Khémis des A. Ba Amrane (A. Boubeker).

La tradition confirme cette note et nous montre une fois de plus un marabout au xvii^e siècle, après les Ouisa'den des Souktana, et les Ould Embarek d'Aqqa au siècle précédent, ayant assez d'influence morale pour faire franchir

aux Chleuh une étape importante dans le chemin de la civilisation : la sécurité des marchés.

Également dans l'*Haoudigi*, p. 28, trois frères : Mohammed, Mhamed, Ahmed, petits-fils de Sidi Hassein ou Cherhabil et professeurs à la zaouia de leur grand-père, à El Ma el abiad des Senhaja.